

Pierre-Marie Soubeyrand



**COMPRENDRE
L'ISLAM
RISQUE OU DÉFI ?**

Préface de Monseigneur Bernard Ginoux

Éditions des Béatitudes

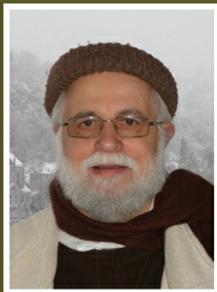
Comment comprendre les musulmans sans connaître l'Islam ?

La recherche actuelle et les publications récentes, encore trop rares et souvent méconnues, en visitant l'histoire des origines de l'Islam, le dévoile dans sa réalité historique et en particulier dans son enracinement judéo-chrétien.

L'auteur de ce livre présente les conclusions de ces recherches et montre quelles sont les différentes périodes de la fondation et de la croissance de ce que, vers le IX^e siècle, la tradition appellera l'*Islam*.

Ainsi que l'écrit Mgr Ginoux dans sa préface, « ce travail s'inscrit dans une exigence contemporaine : se connaître et avancer dans le respect mutuel et par le moyen de la raison. »

Il vise à contribuer au dialogue islamo-chrétien qui ne pourra être fécond que s'il intègre une nouvelle lecture des textes dans leur contexte historique et la recherche de vérité et qui, comme l'a exprimé Benoît XVI est « une nécessité vitale » et non « un choix passager ».



Pierre-Marie Soubeyrand est prêtre de la Communauté des Béatitudes. Missionnaire d'Afrique (Père Blanc) au Maghreb puis, avec les Béatitudes, au Proche-Orient et en Afrique de l'Ouest, il est au contact des croyants de l'Islam qu'il voit évoluer depuis 40 ans. Vie de prière et vie missionnaire l'ont conduit à une réflexion pour mieux comprendre l'Islam et à mener, en Église, un dialogue vrai avec des musulmans.

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-483-7

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, novembre 2010

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de la couverture : © nomad – Fotolia.com



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

de possibilité d'intégrer ceux qui refuseraient un tel choix de société. La seule liberté serait alors de partir. Et selon toute évidence, de tels propos visaient en particulier, mais pas exclusivement, l'implantation de plus en plus importante de populations musulmanes et leurs exigences de reconnaissance du droit islamique⁹ (*fiqh*) et de la langue arabe. Alors que, suite à la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) par l'ONU, nombre de pays musulmans, dans les années soixante, étaient sur le point d'adopter un code de Droit civil d'inspiration occidentale, un revirement se produisit à partir des années soixante-dix. Le retour au droit musulman¹⁰ (*fiqh*) et à l'imposition de la *Charî'a* était l'exigence nouvelle d'un nombre considérable de pays islamiques, dont aujourd'hui les pays d'Occident peuvent mesurer pour eux-mêmes les conséquences et les risques.

Ces exemples récents et concrets tranchent sur les politiques habituelles et confuses, qui souvent créent aujourd'hui un espace du religieux indistinct, sous prétexte de tolérance, dans un État de droit confronté au pluriculturalisme et au risque d'imbrications juridiques. Ces phénomènes préparent des chocs culturels et religieux que nous ne mesurons pas, plaçant en instance ultime, non le service de la personne et de ses aspirations, mais de l'État. Or ici, les États modernes ne peuvent ignorer l'histoire et les fondements qui ont conduit à leur établissement. Cette ignorance de l'histoire religieuse et culturelle de nos pays et de leurs traditions réelles fragilise d'autant la coexistence et les rapports entre les hommes de cultures et de traditions religieuses si différentes, qui

aujourd'hui constituent nos pays.

La multiplication des moyens de communication et les échanges multiculturels exigent un effort nouveau dans la connaissance de l'autre et de ses racines, de son histoire humaine et religieuse. Le dialogue, la vie en société seront à ce prix. En rester à une connaissance superficielle ou confuse, à des stéréotypes ou à des constructions de légendes ne feront que renforcer les murs de séparation et les rancœurs, préparer des tensions insoutenables et l'éclatement de conflits à caractère idéologique et religieux.

C'est pourquoi nous souhaitons au long de ces pages aborder les relations avec l'Islam et plus particulièrement celles confusément appelées islamo-chrétiennes. Mais nous ne pourrons le faire qu'en portant un regard lucide et franc sur l'Islam, sans lequel le dialogue ne peut s'ouvrir et se poursuivre. Les recherches longues de ces dernières décennies ont conduit à apporter des éclaircissements importants et décisifs sur les origines de l'Islam. Des publications récentes éclairent des questions souvent restées, jusque-là, sans réponse et apportent des éléments nouveaux et importants pour le dialogue et la connaissance de l'autre, fût-il musulman. Certes, ce travail reste pour une grande part celui de chrétiens et d'occidentaux, soucieux de parvenir à une connaissance plus exacte et précise, permettant de réduire des ambiguïtés et des confusions qui, malheureusement, parasitent encore aujourd'hui le dialogue islamo-chrétien.

Suite à la conférence du pape Benoît XVI à Ratisbonne (Allemagne, le 12 septembre 2006) et surtout aux réactions

qu'elle a pu susciter, tant dans le monde musulman en général qu'auprès de certains intellectuels musulmans, un groupe de cent trente-huit signataires a osé privilégier un dialogue de raison à travers une lettre adressée au pape. En novembre 2008, un forum catholique-musulman¹¹ a pu se tenir à Rome dans une écoute mutuelle et une recherche humble et vraie. On peut espérer à nouveau qu'un climat plus serein pourra contribuer à construire un authentique dialogue fondé sur des exigences.

Le prix de ce dialogue et sa progression n'iront pas sans éclaircissements et démarches de vérité réciproque. Nous tenterons, grâce aux avancées de la recherche, d'éclairer ce chemin d'une meilleure connaissance de l'Islam, certes de notre point de vue, mais corroborée aujourd'hui par de plus en plus d'intellectuels musulmans. Il s'agit de lever le voile pudique jeté sur l'islam qui en fait l'égal historique, voire l'accomplissement des religions de la Bible, en particulier du judéo-christianisme. Si la Bible et l'histoire biblique ont été passées au crible de la critique historique et littéraire, au gré de découvertes archéologiques et scientifiques multiples, on ne peut en dire autant, ni du Coran, ni de l'histoire des débuts de l'Islam. Encore aujourd'hui, l'interdit demeure dans cette approche de la réalité islamique, ressentie comme un viol de l'absolu dogmatique, que même une démarche de raison ne peut enfreindre sans risque de *fatwa* ou menaces diverses. L'islam se refuserait-il à l'épreuve de la raison ? Quelles peurs retiennent encore trop d'Ulémas, de juristes et de dignitaires des grandes universités islamiques ? L'islam a d'ailleurs écarté le Mu'tazilisme¹² et les écoles philosophiques (*falsafa*) au profit



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

rachidûn. C'est tout au moins ce qu'il est convenu d'entendre.

Mu'awiyya peut affermir son autorité, alors que les Byzantins se sont retirés sur Constantinople et que les Perses ont regagné, très affaiblis, leurs terres montagneuses. Rien ne semble devoir gêner le nouveau pouvoir qui peut s'affermir en s'établissant à Damas qui désormais régit, non seulement cette région du Proche-Orient, mais va s'étirer, du VII^e au VIII^e siècle, jusqu'en Andalousie. Cordoue est atteinte en 711²⁶. Jérusalem demeure cependant un symbole fort pour tous les pouvoirs qui s'y sont succédé. Mu'âwiyya n'échappera pas à la règle, d'autant que les arabes de *Muhammad* n'ont cessé de convoiter la Ville sainte. C'est en 661 que le gouverneur de Damas se proclame roi de Jérusalem. Selon certaines traditions, 'Umar (634-644), le second calife après *Muhammad*, serait entré humble et monté sur un âne, comme un Sauveur (*Fârûq*) dans Jérusalem (638), rappelant ainsi la figure du Messie (cf. Za 9, 9²⁷). Aucun écrivain contemporain²⁸, comme le patriarche Sophrone de Jérusalem (633-639), ne corrobore ces prétendus événements ni ne cite le nom de 'Umar. La légende favorisera ou plutôt justifiera le nouveau pouvoir sur Jérusalem comme centre et objet de toutes les attentes. Et la légende « omarienne » permettra donc d'authentifier la dimension religieuse et *a posteriori* islamique de Jérusalem, qui plus est soutenue, voire amplifiée, par le prétendu concours de juifs²⁹ et l'assentiment de certains chrétiens.

Jusque-là, rien ne permet encore de parler de l'islam et des musulmans qui ne sont pas cités par les contemporains de la conquête de Jérusalem. Le patriarche Sophrone, dans son

sermon de Noël 634, parle d'Agarènes, de Saracènes, d'Ismaélites qui sèment « la terreur... le glaive dégainé, pleins d'une cruauté vraiment diabolique », et empêchent le patriarche de se rendre librement à Bethléem : « Il nous est interdit d'aller là-bas, d'y faire tendre notre course et d'y être effectivement présent³⁰. »

Une Ka'ba à Jérusalem ?

En 635, en la fête des Saintes Théophanies, le patriarche Sophrone, toujours lui, décrit « l'abomination de la désolation³¹ à nous prédite par le prophète, les Saracènes parcourent des contrées... saccagent les villes, dévastent les champs... s'alignent en masse contre nous... et se vantent de dominer le monde entier en imitant leur chef continûment et sans retenue³²... ». En effet, les chroniqueurs de l'époque ne parlent pas d'une conquête pacifique, mais semant sur son passage la terreur et la mort. Contemporain, un écrit en grec³³ rapporte la bataille de Gaza³⁴ que les Arabes menèrent contre les Byzantins en 634 et qu'ils remportèrent. Cela fera dire à l'un d'eux, un juif dans l'attente du Messie et qui pourtant avait eu quelques espoirs que *Muhammad*³⁵ pouvait être le prophète qui précède le Messie³⁶ :

« On disait que le prophète était apparu, venant avec les Saracènes, et qu'il proclamait la venue du Messie qui allait venir. Étant arrivé à Sykamine, je m'arrêtai chez un vieil homme bien versé dans les Écritures et lui dis : “Que me dis-tu du prophète apparu avec les Saracènes ?” Il me répondit dans un profond soupir : “Il est faux, car les prophètes ne viennent pas armés avec épée et char de guerre...”

Et moi, Abraamès, ayant poussé l'enquête, j'appris de ceux qui l'avaient rencontré qu'on ne trouve rien d'authentique dans ce prétendu prophète :

il n'est question que d'effusion du sang des hommes. Il dit aussi qu'il détient les clés du Paradis, ce qui est incroyable³⁷. »

Notons que cette chronique ne parle toujours pas de *Muhammad* mais du « prophète qui précède le Messie ». Aucun indice ne permet encore à cette période de parler d'une nouvelle religion et encore moins de l'islam et de l'Envoyé. Cependant, des traits caractéristiques dessinent déjà les grandes lignes de l'islam conquérant et militaire, qui promet un type de messianisme apocalyptique se distinguant à la fois de l'attente juive du Messie et à la fois de l'espérance chrétienne, dans la personne du Prince de la Paix venant dans la Gloire pour réconcilier les hommes avec Dieu et entre eux. Cependant, la prise de Jérusalem (638), après plusieurs tentatives sans succès, va préparer le chemin à la nouvelle religion³⁸.

Un verset du Coran évoque *a contrario* l'une de ces tentatives de prendre Jérusalem. En effet, les premiers versets de la sourate *ar-Rûm* (s. 30, 2-4) semblent donner l'avantage aux conquérants Saracènes sur les *Rûm-s* (Byzantins) tandis qu'ils annoncent en même temps la victoire pour « dans quelques années³⁹ ». Il est clair que les Arabes furent alors vaincus (vers 629) et non vainqueurs – c'est une question de voyellisation du texte – tout en espérant des jours meilleurs. La prophétie supposée, même *a posteriori*, sera donc réinterprétée car il ne convient pas d'imputer une défaite à l'Envoyé d'Allah. Cependant, la prise de Jérusalem avait son importance pour différents groupes juifs et proches des mouvances judéo-chrétiennes. Jérusalem demeure un symbole et sa reconquête, ainsi que celle de la « Terre », ouvre la possibilité à la venue ou



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

explique la mise en place des différents éléments qui établiront l'*islâm* avec ses lieux de référence, ses personnages-clés, aux dépens d'une réalité historique, laquelle finit par disparaître à l'horizon de l'Histoire ou dans les sables mouvants de la mémoire. Cependant, les chercheurs ne se sont pas laissé arrêter par ces difficultés. Aujourd'hui, leur travail patient laisse apparaître des évidences et des manipulations de l'Histoire, en montrant un passé reconstruit pour les besoins de la cause à l'époque des califes qui ont retraité alors l'ensemble des données.

Selon Patricia Crone, dans son ouvrage⁵⁹ sur *La Mecque*, après avoir remarquablement passé en revue toutes les hypothèses, tant à partir des chroniques préislamiques que de celles de la période qui nous intéresse, l'évidence saute aux yeux : « La Mecque ne se situait pas sur la route de l'encens, encore moins au croisement de toutes les routes commerciales majeures en Arabie. Elle n'était pas un but de pèlerinage. Elle n'était pas un lieu saint, et si elle l'était, les Quraychites n'en étaient apparemment pas les gardiens. » Et d'ajouter (p. 185) : « Le statut sacré de La Mecque a dû être islamique plutôt que préislamique. » Régis Blachère, bien plus tôt, est déjà affirmatif : « Sur le berceau proprement dit de l'Islam, sur le Hedjaz et La Mecque, sa ville sainte, au VI^e siècle, nous n'avons d'autres sources que les données des logographes musulmans⁶⁰. »

En effet, même si certaines traditions prétendent que Dieu créa la ka'ba avant la terre et qu'elle vint se poser sur les lieux actuels prédestinés, désignant ainsi pour les siècles à venir la

Cité future de La Mecque, et qu'Abraham la restaura, il n'empêche que l'Histoire et les témoignages attestent que, jusqu'au XVII^e siècle, il ne s'agit que d'un édifice fragile dans une région aride, impropre à la vie et à l'activité d'une cité commerçante importante. Des précipitations, comme souvent dans le désert, emportèrent plusieurs fois l'édifice et notamment en 1620. Le sultan Ottoman *Mûrâd IV* « ordonna des restaurations massives qui s'achevèrent en 1631 ». Il faudra en fait attendre le XX^e siècle pour aménager cet endroit si mal choisi et pour maîtriser les eaux d'écoulement et un flot important de pèlerins.

En effet, la ka'ba se situe dans un creux de vallon où se précipitent les eaux de pluie. Le seul verset coranique qui pourrait évoquer La Mecque est celui de la sourate *al-fath* (la victoire) mentionnant un creux de vallon ou un val encaissé (*bi-bat'ni makka*)⁶¹ (s. 48, 24), d'où « la vallée de Makka » (que l'on traduit abusivement par *La Mecque*). Ce nom est devenu celui de la ville actuelle, située dans un vallon. C'est la seule mention dans le Coran de ce substantif qui fait problème aux commentateurs, mais lu aujourd'hui comme un nom de lieu. Aucun document de la période préislamique, comme de celle antérieure aux califes, ne fait mention de La Mecque. Ce verset 24 n'y fait, sans doute, pas davantage allusion ou alors à une situation qui nous échappe⁶² totalement. Mais après le repérage du site et les constructions qui demanderont plusieurs siècles avant d'arriver à la Ville d'aujourd'hui, en plein désert, les interprétations et les traductions modernes reconnaissent La Mecque de toujours et veulent lire nombre de passages du

Coran en induisant le contexte mecquois. C'est le cas de beaucoup de traducteurs qui éprouvent le besoin de dire qu'il s'agit de la *ka'ba* de *La Mecque*, même si le nom ne figure pas dans l'édition en arabe, comme d'ailleurs pour plusieurs autres situations auxquelles le Coran fait référence et qui n'ont pu s'y dérouler.

À moins que... De *makka* à *bakka*, il n'y a qu'un pas même s'il est difficile de les confondre. S'agirait-il une fois encore d'une étonnante confusion ? La sourate *al-Imrân* (3, 96) évoque « la première maison (*bayt*) qui ait été édiflée pour les gens, c'est bien celle de *Bakka* bénie et une bonne direction pour l'univers⁶³ ». Kasimirski traduit *bayt* par Temple. Cette maison d'adoration (*bayt al-harâm*) est aussi celle qui a été détruite et sur laquelle pleurent les pèlerins qui montent vers la Maison du Seigneur. Le Psaume 84 (6-8) note ce lieu (*baka*, en hébreu) proche de l'actuelle porte de Jaffa, dernière étape avant d'atteindre l'esplanade du Temple, et qui a pris le nom de « *la vallée des larmes* » ou de « *l'arbre pleureur* » (le Baumier) car les juifs pleuraient alors sur Jérusalem et surtout sur la destruction du Temple⁶⁴, comme Jésus lui-même (cf. Lc 19, 41), prophétisant la destruction du Lieu saint, en raison de son rendez-vous manqué avec le peuple juif. Si le Coran évoque *bakka*, ces pleurs ne sont-ils pas ceux des pèlerins qui montent à Jérusalem vers le Temple, aujourd'hui détruit, la Maison du Seigneur, devenue la Maison des pleurs ? En effet, elle joue aussi un rôle particulier dans l'attente et la venue du Messie. Ne serait-ce pas plutôt de ce côté qu'il faut chercher une évocation de ce terme sans signification de *makka* alors que



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

kilomètres au nord de La Mecque, pose beaucoup de questions sans réponse, car aucun élément historique et géographique convaincant ne permet de retenir ce lieu de préférence à d'autres du même nom (*Yathrib*), signalés également par les chercheurs⁷⁸. Les sources islamiques parlent de Yathrib (s. 33, 13 : seule citation du texte coranique) et non d'abord de Médine qui n'est pas davantage citée par le Coran que sa rivale La Mecque. Le Coran évoque ce lieu comme un symbole : *umm al-qura* (la mère des villes⁷⁹, s. 6, 92 et 42, 7). Mais la plupart des commentateurs musulmans y voient, en fait, La Mecque, dont nous avons démontré qu'elle n'existait pas à cette époque. En effet, les émigrés venaient non du sud, mais du nord. En fait, il s'agirait pour d'autres chercheurs d'une expression qui ne désignerait même pas Yathrib, mais Jérusalem, surnommée par la Bible : « la Mère des peuples⁸⁰ ».

Avec qui *Muhammad* a-t-il fait l'émigration-*hijra* et qui l'a rejoint pour former avec lui une confédération, comme disent les chroniqueurs ? Les communautés nazaréennes ne semblent pas avoir réussi à s'imposer, malgré certaines tentatives pour prendre Jérusalem. Dans cette période (610-627), Héraclius, l'empereur romain (610-641), reprend pied en Palestine, défait les Perses et toute tentative insurrectionnelle, comme en 621. Les mouvements messianistes, comme les nazaréens, voient dès lors reculer le jour de la victoire. Le repli d'un groupe de nazaréens, avec leur chef de guerre, vers Yathrib (en 622) où un groupe du mouvement était déjà installé depuis longtemps, semble-t-il, devait permettre de reconstituer l'idéologie conquérante du mouvement pour assurer, avec la victoire, sa

pérennité.

Les *sîra-s* parlent de tribus juives que *Muhammad* aurait trouvées en arrivant à Yathrib. A.-L. de Prémare remarque « le silence total des sources judaïques sur des communautés juives d'une ville du Hedjâz qui serait Yathrib⁸¹ ». Nous avons vu que Yathrib n'est peut-être pas la cité à laquelle nous pensons aujourd'hui, en évoquant Médine, et qu'elle est peut-être plus proche du point de départ d'où proviennent les émigrés. E.-M. Gallez conclut d'ailleurs que c'est vraisemblablement d'autres nazaréens que les arrivants (« judéo-arabes⁸² ») retrouvent, et non des juifs, puisqu'ils sont en conflit avec eux. Le pacte de fidélité ne peut donc s'opérer avec eux.

Le Pacte de Médine

Le repli sur ce lieu de Yathrib est stratégique, car il s'agit bien de poursuivre l'objectif de la conquête de la Terre, or pour cela, il faudra bien rassembler des forces. Cette idéologie de l'Exode et du retour des émigrés semble avoir prévalu à cette période du nouveau mouvement qui s'inscrit lui-même dans un contexte à forte charge messianiste. Désormais, parmi les Arabes, ceux-ci, selon A.-L. de Prémare, sont appelés les *muhâjirûn*, autrement dit ceux qui ont fait cet exode migratoire vers Yathrib, et qui en reviendront pour conquérir Jérusalem. En effet, « dans le vocabulaire islamique, *muhâjirûn*, associé à l'expression “sur le chemin de Dieu”, signifie “ceux qui ont quitté leur pays/qui ont émigré (afin de combattre) pour Dieu”. L'expression s'en trouve déjà dans la charte de fondation du mouvement à Yathrib, en Arabie, dans un contexte de combat⁸³ ».

La *hijra* n'est pas un événement anodin, il marque peut-être même une rupture dans le mouvement nazaréen, qui se confirmera par la suite. Désormais, les « émigrés » recomposent le mouvement nazaréen dont ils sont les héritiers directs. Mais ils vont, à Yathrib, redéfinir le cadre des alliances qui lient les groupes ethniques et religieux entre eux pour constituer une nouvelle *Umma*, dans laquelle les *muhâjirûn* prendront une place particulière, formant ainsi ce que l'on pourrait dès lors appeler les proto-musulmans.

Arrêtons-nous maintenant à ce document qui mentionne les *muhâjirûn*, la *Charte (sahîfa)* de Yathrib⁸⁴, mise sous l'autorité de *Muhammad* et dont, selon les chercheurs, la première strate constitue l'une des pièces les plus archaïques de l'histoire de ce mouvement. Autour du prophète (*nabî*) *Muhammad*, vont se grouper des « croyants ou affidés » (*mu'minûn*), défendant un intérêt commun et se fédérant pour mener ensemble les conquêtes, dans un effort de guerre permanent, contre les « réfractaires » ou « infidèles⁸⁵ » (*kâfirûn*). Ces croyants forment une « *Umma* unique (mâtrie commune) à l'exclusion des autres hommes ». La Charte organise les rapports, comme un *Pacte*, entre tous ceux qui vont être ainsi fédérés, aussi divers soient-ils. Même si on ne peut encore parler d'État, « c'est une confédération de nature politique, soudée par l'adhésion au prophète d'Allah. Elle se définit par le fait qu'elle est "exclusive" de tous ceux qui n'y ont pas adhéré (*min dûni l-nâs*)⁸⁶ ».

Ce qui caractérise le projet politique de cette nouvelle fédération est bien l'effort de guerre (*jihâd*) en vue de la



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

populaires du communisme, le devenir et l'utilisation des populations musulmanes, sous couvert de l'*Umma*.

II

LE STATUT DU CORAN

Au premier chapitre, nous avons vu l'approche délicate et difficile de tous ces événements qui ont préparé l'apparition historique de l'Islam. Un travail immense reste à accomplir par les chercheurs dans bien des domaines et selon plusieurs approches disciplinaires. Cependant, aujourd'hui, un peu comme dans un travail de fouilles, le passé ressurgit, au moins par bribes, permettant de recomposer un puzzle, non seulement disparu, mais arrangé selon toute une idéologie faite de légendes (légendologie). Leurs invraisemblances et leurs contradictions discréditent totalement le discours officiel et la connaissance de l'Islam et avec eux le dialogue. Sans un retour à la réalité, à la vérité historique, la compréhension de l'Islam et le dialogue sont aujourd'hui menacés de graves malentendus. L'effort fait pour sortir des ambiguïtés et des équivoques ne peut qu'apporter plus de lumière, de raison et de paix dans les rencontres.

Le parcours accompli pour reconstituer l'histoire des origines de l'Islam va de pair avec une nouvelle approche du *Livre Saint* dont l'élaboration a connu une histoire parallèle.

On ne peut pas dire que le Coran ait été expertisé, situé historiquement, même si aujourd'hui, le *Livre*, connu comme *le Coran généreux*, se présente, de façon arbitraire, sous un

ensemble de cent quatorze sourates qui se lisent de la plus longue à la plus courte (exceptée la sourate de *l'ouverture*) ; même si la majorité des commentateurs présentent une partie des chapitres les plus courts en général comme appartenant à la période dite mecquoise, et ceux plus longs et souvent à tonalité juridique relevant de la période médinoise ; même si aujourd'hui encore, on adopte ce schéma de façon conventionnelle ; même si les commentaires, selon les écoles juridiques depuis le X^e siècle, ne manquent pas, mais tentent des interprétations multiples avec des applications variées au niveau du droit et en particulier de la *Charî'a*... En effet, la complexité d'un ensemble aussi disparate en décourage l'approche, tout au moins en profondeur, si l'on ne veut pas en rester à l'anecdotique.

D'où vient le Coran et comment s'est-il composé ? Il apparaît comme un *Livre*, un ensemble, certes composite, qui prétend rivaliser avec la Bible, selon des éditions aussi volumineuses, bien que le texte soit plus court et d'un contenu non comparable avec les deux Testaments de la Sainte Bible. Le serait-il ? Mais à quel titre ? L'histoire du *Livre* nous permettra peut-être de mieux comprendre aussi son statut dans l'islam et de distinguer les niveaux d'approche.

Pour s'imposer comme le Livre de l'islam, le Coran revendique être l'authentique version des livres bibliques, pour l'essentiel (*Tôra*, *Psaumes-zabour*, *Évangile-Injîl*), ce qui, aujourd'hui, l'inscrit d'office au box des livres révélés et de ceux des grandes religions et l'introduit dans le cercle réduit de ces privilégiés qu'il nomme les « gens du Livre » (*ahl al-kitâb*).



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

appelée Aelia en l'honneur de l'empereur Aelius Hadrien. L'Église de la ville fut elle aussi composée de Gentils. » (HE IV 6, 4) Ainsi les juifs, devenus disciples de Jésus, comme tous les autres juifs n'avaient plus de statut et de visibilité dans un monde qui les rejetait. Ces tragédies ne sont certainement pas pour rien dans l'émergence de groupes messianiques, qui tentent de se reconstituer, non seulement à Pella, mais dans tout le Proche-Orient. Et les ébionites, à propos desquels Eusèbe de Césarée ironise : « Ils ont reçu le nom d'ébionites qui met en relief la pauvreté de leur intelligence : car tel est le mot par lequel les pauvres sont appelés chez les Hébreux... » (H III 27, 6), ces ébionites donc, autrement appelés nazaréens, tout en continuant de pratiquer le judaïsme, croient en Jésus, le Messie. Mais la chute de Jérusalem et la destruction du Temple accentuent chez eux la dimension eschatologique et messianique de l'heure où le Messie viendra rétablir toute chose, en particulier le droit à Jérusalem. De leur côté, Justin ou Origène semblent considérer ces groupes comme chrétiens à cause de leur attachement à Jésus de Nazareth, le Messie de Dieu. Mais les Pères de l'Église des IIIe et IVe siècles, comme Irénée de Lyon, déjà au IIe siècle, Épiphane de Salamine ou Jérôme de Bethléem et Eusèbe de Césarée stigmatisent leur attachement au judaïsme. Cependant, ces groupes ne retiendront qu'un seul évangile d'inspiration matthéenne, l'*Évangile aux Hébreux*, dit

aussi *aux Nazaréens*¹³⁰ et rejettent en particulier les lettres de Paul et même les écrits de Jean. Les dispositions et coutumes, la doctrine, l'espérance de ces groupes semblent bien avoir fait le lit du grand fleuve d'abord des *muhâjirûn*, puis de l'Islam.

Dans les assemblées juives, on *récitait*, dans la lecture publique, le lectionnaire-*miqr'a*. Ce lectionnaire prendra en araméen le nom de *Qery'n*. Or, chez les *nazaréens* (ou judéonazaréens), le lectionnaire-*qery'n* rassemblait le Pentateuque, c'est-à-dire la *Tôra*, et l'*Évangile* dit *aux Hébreux* ou *aux Nazaréens*. Le Coran actuel en conserve les traces, lorsqu'il évoque deux Écrits en un seul *kitâb* (livre-lectionnaire). La sourate *al-qasas* (*le récit*) affirme : « Dis-leur : « Apportez donc un Livre qui guide mieux que ces deux-là [Écrits] que je le suive. » (s. 28, 49) Il s'agit en fait des deux Écrits de la *Tawrâ* (l'enseignement) de Moïse et de l'*Injîl* de Jésus¹³¹ (l'Évangile aux Hébreux). Tous deux sont considérés comme des Envoyés (*rasûl*) selon les traditions judéonazaréennes qui perdureront jusqu'au Coran de l'islam. Et très curieusement, on ne parle ni d'un autre *rasûl* ni d'un troisième Écrit. Le texte du Coran renvoie donc ici à ce lectionnaire en usage chez les nazaréens.

C'est ce lectionnaire que Waraqa Ibn Nawfal¹³², après avoir rejoint le courant des Nazaréens, s'appliquera à traduire du syro-araméen en arabe, pour les nouveaux adeptes arabophones venus rejoindre le courant judéo-nazaréen. Ainsi, le lectionnaire

en arabe sera désormais le *Qur'ân*, transcription du terme araméen¹³³. Mais ce terme, désignant tout d'abord le lectionnaire liturgique de la communauté nazaréenne, s'appliquera, plus tard, lors de la collecte de la période des califes, au *Livre Saint* de l'islam. Le terme (*qur'ân*) subira donc le même glissement sémantique que celui de *al-islâm* durant cette période où s'élabore la nouvelle religion. En effet, ce *Qur'ân* en arabe (cf. s. 41, 3 ; 43, 3) est facile à lire (s. 73, 20), dénué de complication (s. 39, 27), clairement évident pour le lecteur arabophone du groupe des nazaréens. Ce *Livre* contient les deux *Écrits* et leur traduction en arabe (s. 15, 1 ; 43, 2-4).

Qu'est donc devenu ce *Coran* dont parle le *Coran* d'aujourd'hui ? Les recherches et les investigations sur le texte coranique actuel, composé d'une multitude d'adjonctions successives et de suppressions, mettent en évidence l'existence d'un lectionnaire liturgique propre aux judéonazaréens. Ce *Qur'ân*, aujourd'hui disparu, fut certainement un lectionnaire commun aux nazaréens et à leurs alliés Arabes qui feront l'émigration-*Hégire* (*hijra*) à Yathrib avec *Muhammad* et qui prendront le nom d'émigrés (*muhâjirûn*). Il n'est autre que le *Coran* des ébionites-nazaréens et hagarènes (fils de Hagar) ou Arabes émigrés.

Comment en est-on arrivé au *Coran* actuel ? Que sont devenus les deux *Écrits* de ce lectionnaire des judéo-nazaréens ? Pourquoi le *Coran* de l'islam ne porte-t-il pas plus de traces, de citations de cet *Écrit-mère* ?

Le Coran de la rupture



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

l'islam primitif¹⁴⁶ et son Prophète.

Violence et religion ne peuvent aller ensemble, comme le laisse penser le Coran, régressant en cela par rapport à ce que les Évangiles disent du message et du ministère de Jésus de Nazareth. Et Dieu ne peut justifier la violence¹⁴⁷, pas plus qu'on ne peut L'invoquer dans ce but. La folie meurtrière ne peut engager une partie de l'humanité, au nom d'une religion, à avoir raison contre l'autre partie. R. Arnaldez, cité par Benoît XVI dans son discours de Ratisbonne, « note que Ibn Hazm va jusqu'à expliquer que Dieu n'est pas même tenu par sa propre parole et que rien ne l'oblige à nous révéler la vérité. Si tel était son vouloir, l'homme devrait être idolâtre ». Or, nous sommes aujourd'hui comme pris dans cette spirale vertigineuse et dans le risque mortel d'une terrible imposture.

C'est bien cette imposture que dénonce le *Catéchisme de l'Église catholique*¹⁴⁸ :

« Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le "Mystère d'iniquité" sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair.

Cette imposture anti-christique se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers le jugement eschatologique : même sous sa forme mitigée, l'Église a rejeté cette falsification du Royaume à venir sous le nom de millénarisme, surtout sous la forme politique d'un messianisme sécularisé, "intrinsèquement perverse"¹⁴⁹.

L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime

Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa Résurrection. Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église selon un progrès ascendant, mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal qui fera descendre du Ciel son Épouse. Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du Jugement dernier après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe¹⁵⁰. »

Certes, ici, le *Catéchisme* évoque essentiellement les systèmes de pensée athée et ceux du national-socialisme qui ont été à l'origine de régimes politiques totalitaires qui, tel le communisme, ont prétendu redonner le pouvoir au peuple en installant des démocraties populaires, véritables « dictatures du peuple », par oligarchie interposée. Ce pouvoir du peuple a été pour beaucoup un messianisme de substitution. À cet égard, l'Islam présente les mêmes risques de dérives, comme une constante depuis ses origines, lorsque Muhammad établit la *Charte de Yathrib*. Mais, dans l'Islam, l'idéologie est religieuse, véritable décret divin, et menée comme « un combat sur le chemin d'Allah ». Quant à l'*Umma*, elle est cette force populaire de la masse des croyants qui détient le salut de l'humanité et se manifeste aujourd'hui comme nouveau peuple messianique, qui se doit d'instaurer le règne de la soumission (*al-islâm*) à Allah, où règne la paix (*as-salâm*) dans l'obéissance à la Loi (*Charî'a*) et son application¹⁵¹. Ce n'est pas Dieu qui sauve, mais l'adhésion à l'Islam et à la pratique islamique. C'est un renversement de toute la Révélation biblique, ce que les Écritures chrétiennes dénoncent comme un risque de déviance grave, mettant en péril l'œuvre du Salut en Jésus-Christ. Jésus annonce d'ailleurs que certains viendront en se faisant passer pour Lui (Mt 24, 4) ; saint Jean les nomme

l'Anti-christ (1 Jn 4, 2-3). Ces mêmes Écritures bibliques parlent de sa domination sur des peuples nombreux, mais aussi du jugement de Dieu lorsqu'Il précipitera sa chute.

Le défi du dialogue islamo-chrétien est immense et la responsabilité de l'Église, quant à son être au cœur du monde comme « sacrement universel de salut » et témoin du Règne qui vient, est capitale. Le dialogue ne peut avancer pour le plus grand bien de tous les hommes sans une recherche inlassable de la Vérité de foi. Dieu ne veut-il pas le Salut pour tous ? Or il passe par la connaissance de la Vérité, affirme l'Apôtre Paul à Timothée (cf. 1 Tm 2, 4).

98. *Ahl al-kitâb* signifie littéralement *tente de l'Écrit*. L'expression apparaît 31 fois dans le texte coranique.

99. A.-L. de PRÉMARE, *Aux origines du Coran*, Éd. Téraèdre, 2004, p. 12, poursuit ainsi en relevant une question majeure pour la recherche : « En dépit de la qualité de son impression, ce n'est pas une "édition critique". Elle a été réalisée sur la base d'une seule des sept "lectures" traditionnelles faisant autorité, celle de Kûfa, ce qui renforce la clôture unitaire du texte reçu. La diffusion et l'utilisation commune de cette version, en effet, réduisent d'autant la possibilité d'une ouverture aux problèmes de la recherche sur l'histoire du texte. »

100. Réciter ou lire en public (*qâra'*) donnera le terme même (Coran) de *qur'ân* (la récitation publique). Plusieurs sourates (p. ex. s. 96) commencent par l'injonction au messager d'Allah : « *Iqra' (récite) par le nom de ton Seigneur.* »

Il n'est pas inutile aussi de noter que le terme habituel de *sourate* (*sûrah*) n'est pas arabe, mais vient de l'hébreu du Targum (*šurâ'*) et signifie *section à réciter* plutôt qu'un chapitre donné, comme *sourate Maryam* ou *sourate de la vache*... Et ce n'est qu'à l'époque des califes de Damas que ce terme va s'imposer avec la signification de « chapitre ».



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Vraies ou fausses batailles ?

Avant de poursuivre sur le personnage lui-même, nous évoquerons les batailles qu'aurait menées *Muhammad* de son vivant ou plutôt celui à qui est prêté le nom prestigieux. En l'an 2 de l'Hégire (624) et au mois de *ramadhan* selon la *sîra*¹⁶⁰, *Muhammad* et ses partisans tentent un *rezzou* sur une caravane mecquoise, mais il s'avère que les prétendus commerçants sont une armée trois fois supérieure, ou davantage encore, à la troupe venue de Yathrib. Cependant, le « puits de *Badr* » s'inscrit dans la mémoire de l'islam comme la victoire significative qui, finalement, conduira à la soumission, les Quraychites de La Mecque.

L'événement prétendument historique¹⁶¹ est plus qu'improbable ; il sera, cependant, retenu par le Coran comme la victoire obtenue à *Badr*¹⁶², qu'aucune autre source, sinon tardive, ne mentionne¹⁶³. Ainsi s'écrit la légende mohammadienne. Pour Prémare, il n'y a là que des « relations livrées sur la commande du pouvoir politique » ou « un mode d'écriture qui est beaucoup plus une forme d'expression littéraire que le support de documents d'histoire¹⁶⁴ ».

L'année suivante (625), une nouvelle bataille remet face à face les musulmans de Yathrib et les Mecquois. La vengeance est invoquée comme motif et raison de ce nouvel affrontement. Désormais, le pas est franchi, la razzia devient *jihâd*. Toujours selon les sources musulmanes tardives et malgré une savante stratégie de *Muhammad*, les fédérés seront mis dans une terrible déroute¹⁶⁵ au mont *Uhûd*. L'oncle de *Muhammad*, Hamza, sera même tué et dépecé par vengeance sur ordre de

Hind, épouse d'Abû Sufyân, l'un des chefs mecquois résistant à l'islam. Muhammad lui-même s'en tirera avec de sérieuses blessures. La déroute est imputée à la désobéissance des archers, attirés par l'appât du gain d'une victoire annoncée, mais qui tourne court.

Une nouvelle aventure guerrière des Mecquois sur Yathrib serait menée en 627. La bataille est connue comme celle « du fossé » et tournera à l'avantage des musulmans. Une fois de plus, l'impensable se réalise : « un fossé » pour la défense de Médine, œuvre titanesque, est creusé en quelques jours, avant l'arrivée des adversaires. Mais, selon la *sîra*, le désaccord de certains membres de tribus alliées entraînera leur chute. Ici, la tradition retenue par l'islam et l'histoire officielle veulent que *Muhammad* ait fait massacrer la dernière tribu juive. Il semble bien, comme nous l'évoquions plus haut, que des désaccords profonds entre *muhâjirûn* et judéonazaréens, et non pas avec des Juifs, préparent un tournant décisif de la suprématie arabe du proto-islam pour mener la conquête de la Terre¹⁶⁶.

L'ultime bataille, la plus vraisemblable que semble avoir conduite *Muhammad*, nous rapproche effectivement du véritable théâtre des opérations guerrières de cette période, qui se situe à *Mu'ta*, à l'est du Jourdain, où les proto-musulmans furent battus en 629. Comme nous l'évoquions plus haut au premier chapitre, le Coran (s. 30, 2-5¹⁶⁷) mentionne, dans une interprétation ubuesque, la défaite, tournée en victoire, des musulmans de *Muhammad* face, cette fois-ci, aux Byzantins. « Quelques années plus tard... les croyants se réjouiront du secours d'Allah » et peut-être *Muhammad* était-il encore de ce

monde, à moins qu'il ne s'agisse d'Abu Bakr auquel sera attribué ce surnom providentiel qui le fait passer dans la légende ? Ou bien lui a-t-on simplement attribué l'exploit de cette victoire, lorsque les émigrés saracènes l'emporteront lors des terribles et violents affrontements contre les Byzantins, cette fois-ci à Gaza, en 634 ?

Ces différents exploits guerriers, même s'ils ont pu tourner en déroute, veulent d'abord grandir le personnage de *Muhammad* et en faire un être d'exception, dont a besoin, comme caution, l'Islam des califes. Ils traduisent aussi la tournure que prend le mouvement des *muhâjirûn* à la suite de son chef de guerre qui n'est pas encore nommé. L'idéologie du *jihâd-qitâl* « sur le chemin d'Allah » prend forme durant cette période. Et, la mort au combat assure le pardon et le paradis (s. 3, 133). Fort de certaines victoires, ou prétendues telles, l'Islam des califes les proclame comme les gloires du mouvement naissant, ce qui ne fait qu'amplifier le rêve messianiste et l'assurance de ceux qui suivent cette figure emblématique de l'Envoyé. Désormais et bien après la mort du Prophète, les soumis (*muslimûn*) aux ordres d'Allah seront appelés, selon un processus maintenant habituel, « musulmans ».

Un Nom ou un symbole ?

Revenons à l'Envoyé d'Allah. *Muhammad*, ce nom s'inscrit désormais dans chaque appel à la prière¹⁶⁸ et tout musulman pieux qui le prononce le fait suivre de cette formule rituelle : *sur lui la prière et le salut ou la paix*¹⁶⁹. Ce nom, inexistant avant l'Islam, n'apparaît, au plan historique, que tardivement sous les 'Umayyades d'abord, puis comme prophète de l'islam,



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

légende, mais aussi, selon les témoignages des contemporains du « chef » des saracènes, ces derniers « se vantent de dominer le monde entier en imitant leur chef continûment et sans retenue¹⁸¹... » Les descriptions (635) fournies par saint Sophrone de Jérusalem ou par d'autres chroniques de cette période révèlent les ambitions démesurées et accompagnées de violences de la part des émigrés. Sur leur passage, les chroniques notent « l'abomination de la désolation à nous prédite par le prophète¹⁸² ». À la suite du proto-islam, l'Islam prolongera cette ambition des émigrés, non seulement de reconquérir la Terre de Jérusalem, mais aussi de partir à la conquête de la terre entière. Effectivement, le projet ne tarde pas à se mettre en place et les armées musulmanes soumettent très rapidement des régions limitrophes, faisant trembler les grands empires affaiblis. Les nouveaux conquérants mettent en place une nouvelle administration et en même temps répandent la nouvelle religion des califes, l'islam. Cet esprit de conquête, sous différents régimes et dynasties califales, perdure jusqu'au XX^e siècle. La chute du califat en 1924 opère une mutation stratégique dans l'expansionnisme islamique, d'abord par le nationalisme arabo-musulman, puis, en cette fin du XX^e siècle et début du troisième millénaire, par les mouvements migratoires, sur lesquels s'appuient les nouveaux centres internationaux de diffusion de l'islam.

Cette volonté de conquête violente, déjà évoquée, est sûrement à l'origine de la rupture au sein du mouvement judéonazaréen. Les Arabes de *Muhammad*, en vainqueurs après la prise de Jérusalem (638), prennent leurs distances vis-à-vis

du mouvement, mais gardent leurs ambitions de conquête. C'est certainement dans cette période aussi que le messianisme du proto-islam change de nature. Il ne s'agit plus d'attendre le retour du Messie sur terre puisque même la prise de Jérusalem ne l'a pas obtenu. Désormais, l'effort (*jihâd*) « sur le chemin d'Allah » doit se poursuivre, mais selon l'idéologie nouvelle dans laquelle la *soumission (islâm)* est devenue religion¹⁸³ et part à la conquête du monde.

Alors, un nouveau paradigme se fait progressivement jour pour cette idéologie politico-religieuse qui part à la conquête du monde. Puisqu'il s'agit de soumettre les peuples et les nations de l'humanité et de les rassembler en une seule *Umma* ou « le parti de Dieu » (*hizb Allah*¹⁸⁴), une nouvelle vision du monde apparaît. Elle efface les frontières, c'est le rêve califal d'un mondialisme avant l'heure. La seule ligne de démarcation, certes virtuelle et qui doit être sans cesse repoussée, est celle d'une partition du monde en deux sphères : celle du *dâr al-islâm* et celle du *dâr al-harb*.

La « maison de l'islam », comme aujourd'hui on parle de « la maison Europe », mais sans limites géographiques¹⁸⁵, n'est autre qu'un ensemble humain, social, économique et religieux gouverné par l'Islam et selon ses lois édictées par le *Saint Coran* éternel. Selon ce nouveau « dogme » politico-religieux, l'Islam règne en maître, il peut tolérer certaines minorités religieuses comme juifs et chrétiens, les gens de l'Écrit, mais seulement comme protégés (*dhimmiyyîn*), soumis à l'impôt de capitation (*jizyat ra's*), et non comme citoyens à part entière.

Leur reddition (*dhimma*) leur épargne le *jihâd*. Bien plus, et ceci est courant dans nombre de pays islamiques, ces minorités sont très limitées quant à leur liberté dans de nombreux domaines et de façon discriminatoire, et sont par ailleurs soumises aux lois islamiques, en particulier pénales, issues de la *charî'a*.

Si le *dâr al-islâm* est la vision idéale du monde, selon l'islam, pour vivre en paix, qu'en est-il de cette partie, qui résiste encore à une invasion massive et qui n'est pas régie par les lois de l'Islam ? C'est le cas d'un certain nombre de cultures et de civilisations, restées imperméables à une islamisation généralisée. Et dans ces régions du *dâr al-harb*, « la guerre est obligatoire aussi longtemps que ses habitants refusent de reconnaître la souveraineté de l'islam¹⁸⁶ ». Mais il existe, selon cette vision d'une partition du monde, une troisième catégorie intermédiaire, appelée le *dâr as-sulh*. Ces régions ou domaines soumis à « la trêve » bénéficient d'un temps de répit accommodé d'un traité de paix, lui-même soumis à des raisons et une réglementation précise¹⁸⁷, dont l'impôt de capitation. *Les infidèles* (il faut entendre les non musulmans) de ces régions ont un laps de dix années pour choisir l'islam, mais doivent déjà se plier à des ordonnances islamiques et surtout ne pas empêcher la diffusion de l'Islam, ce qui serait un *casus belli* et donc une reprise de la guerre et la relance du *jihâd*.

Si les juristes musulmans ont réglementé ces différents domaines, on s'aperçoit aujourd'hui que les puissances idéologiques, politiques et militaires dessinent d'autres déséquilibres qui obligent le monde de l'islam à de nouvelles



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Livre descendu et récité, et aujourd'hui, il faut entendre le Coran. Voici donc déjà une première difficulté dans l'approche du dialogue, car ce n'est pas Dieu qui rassemble les hommes, mais c'est le Coran, à travers lequel est donnée la compréhension juste, ce qui, pour un musulman, constitue l'unique point de référence.

En religion, pas de contrainte ?

Le Livre (*kitâb*) n'est pas d'abord la Parole, mais le Coran (*qur'ân*) qui est donné pour une récitation plus que pour un enseignement. C'est dire, une fois encore, l'ambiguïté de considérer les Écritures juives et chrétiennes et le Livre « récité » (le Coran) comme issus d'une même source et s'emboîtant l'un dans l'autre comme une suite logique d'un accomplissement historique de la prophétie, que scellerait le dernier venu. Et pourquoi, d'ailleurs ?

Cette question en soulève plusieurs autres que nous aborderons par la suite. Mais revenons au dialogue et en particulier à cette partie du verset 256 de la sourate 2 de *la vache* : « Pas de contrainte en religion (*dîn*). » Ce passage est fréquemment cité par les musulmans comme une preuve de tolérance et d'ouverture pratiquées en islam. Un différend apparaît entre Benoît XVI qui cite ce verset dans son discours de Ratisbonne et les signataires d'une lettre ouverte au Pape¹⁹⁶ qui lui répondent quelques jours plus tard. Benoît XVI voit dans ce passage « l'une des plus anciennes sourates de la période initiale... où Mahomet était encore privé de pouvoir et menacé ». « C'est inexact », lui répondent les signataires de la lettre ouverte. « En fait, ce verset est reconnu comme

appartenant à la période de la révélation coranique correspondant à l'ascendant politique et militaire de la jeune communauté musulmane. "Pas de contrainte en religion" n'était pas un commandement adressé aux musulmans... mais un rappel... une fois qu'ils avaient atteint le pouvoir, qu'ils ne pouvaient pas forcer le cœur de l'autre à croire. "Pas de contrainte en religion" s'adresse à ceux qui sont en position de force, et non en état de faiblesse. » Pour ces derniers, ce verset est une déclaration de magnanimité envers les non musulmans, tandis que, pour le Pape, il rassure les musulmans.

L'islam se présente comme la religion du juste milieu¹⁹⁷ et de la tolérance et ce verset est là pour nous le rappeler, bien qu'il soit souvent difficile de les dater sans tomber dans des disputes de casuistique. Cependant, le contexte du verset et de la sourate semble plutôt évoquer la fragilité de l'*Umma* naissante qui doit se défendre et préserver sa foi et son culte. Benoît XVI, d'ailleurs, traduit *dîn* par « foi », dans le sens qu'il ne peut y avoir de contrainte en matière d'expression de la foi et donc du culte. Cette interprétation rejoint un sens premier du mot (*dîn*) tel que nous l'avons vu plus haut¹⁹⁸. C'est, en effet, tardivement que ce terme dérive vers une nouvelle sémantique et prend le sens de religion. Autrement dit, l'islam ne contraint personne malgré sa prétention universelle. D'ailleurs, un autre verset vient dans l'esprit de tolérance islamique, à l'instar de *Muhammad* qui récite ces versets : « À vous votre religion (*dîn*), et à nous notre religion. » (cf. s. 109, 6¹⁹⁹) Cette empathie à tout confondre ou réduire démontre l'insignifiance du dialogue et la fragilité dans laquelle se trouve la partie

musulmane. L'emploi souvent systématique de ces versets, et c'est le cas dans cette lettre ouverte, montre l'extrême difficulté d'un dialogue de raison pour dépasser les pugilats à coup de versets bibliques et coraniques, sans, en même temps d'ailleurs, vider les mots de leur sens. D'autant que la sourate 109 fait état d'une période tout à fait primitive du proto-islam et des dissensions au sein de la première *Umma*, entre émigrés et judéonazaréens ou proto-musulmans et juifs, en évoquant les recouvreurs (*kâfirûn*) dont nous avons parlé plus haut.

Mais la lecture actuelle est en décalage historique et va donc s'appliquer au contexte socioreligieux d'aujourd'hui, comme le démontre la lettre ouverte au pape Benoît XVI. Le culte est devenu religion et les réfractaires sont les infidèles, c'est-à-dire les chrétiens²⁰⁰ et les juifs. À chacun sa religion, ce qui autorise l'Islam à imposer sa loi (*charî'a*) dans les régions où il domine et à tolérer sous la loi de la *dhimmitude*, c'est-à-dire sous bien des contraintes, une présence juive ou chrétienne. Les récents événements du Proche et Moyen-Orient en sont une douloureuse et tragique illustration, lorsque l'on voit des communautés chrétiennes violentées jusque dans les églises et dans leurs membres, assassinés, ou encore contraintes de fermer des lieux de culte et de s'exiler. Comment donc renouer les liens d'un dialogue réel et vrai seulement à partir de paroles, prétendument révélées et instrumentalisées, si la parole ne passe pas dans les actes ?

Car il ne faut pas oublier cet autre verset coranique : « Combattez-[les]... jusqu'à ce qu'ils versent l'impôt de



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

lecture critique des Écrits, devraient conduire les protagonistes du dialogue, en prenant un chemin commun, à accepter que les mêmes moyens d'analyse les conduisent à une lecture objective et dépassionnée de la réalité historique de leur propre courant religieux. En grande partie, cette approche est faite et continue de se faire pour le christianisme, mais n'est pas encore acceptée globalement à l'intérieur de l'Islam en ce qui concerne sa propre histoire. Même si certains risquent l'aventure de rouvrir « les portes de l'interprétation » (*l'ijtihâd*²¹⁹), celle-ci reste timide et se cherche encore, comme nous allons le voir. Certes, ce que nous avons présenté dans les chapitres précédents est beaucoup plus le fait de chercheurs non musulmans et occidentaux. Il devrait exister un dialogue des chercheurs, historiens et exégètes des deux côtés, qui devrait avancer, non de manière parallèle voire opposée, mais dans une commune stimulation féconde, à la recherche de la vérité historique des sources de l'islam comme du christianisme et d'un regard d'estime réciproque dans cette quête de vérité.

Aujourd'hui, le dialogue et l'avancée dans la recherche sont parfois parasités par de nouveaux discours, qui relèvent plus de l'actualité mouvante et trop souvent opportuniste de pensées ésotériques et gnostiques ou pseudo-scientifiques. Les nouveaux penseurs de l'islam, souvent poussés en avant par les médias et l'opportunisme politique, occultent le travail caché et humble de quêteurs de Vérité et de Paix.

Quelqu'un comme Tariq Ramadan, petit-fils d'Hassan al-Banna, entretient cette confusion et porte le conflit au niveau des débats d'idées, en maniant le double langage pour ceux du

dedans (les musulmans) et ceux du dehors. Ce discours « nouveau » n'a pas manqué de séduire la vénérable université catholique de Notre-Dame, aux États-Unis, où il devait assurer dès septembre 2004, comme maître de conférence, des cours sur la pensée islamique et l'islam, si le visa ne lui avait pas été refusé par une administration tatillonne, peut-être plus soucieuse de sa véritable pensée trop apparentée à celle des courants islamistes.

Sans vis-à-vis, Ramadan s'impose comme le maître à penser de la nouvelle génération et de la façon la plus ambiguë, tandis que son frère, Hani, tient un discours moins feutré et beaucoup plus radical, appuyé sur une lecture fondamentaliste de la *Charî'a*. « On assiste ici à un “détournement de transcendance” : celle-ci, qui n'appartient qu'à Dieu, a été conférée à l'islam, promu au rang d'une réalité infallible et impeccable, et à la *sharî'a* qui serait l'expression parfaite et définitive de la transcendance divine²²⁰ », affirme le P. Borrmans à propos de la doctrine des frères Ramadan qui veulent réformer « la société moderne et matérialiste ».

Il est vrai que nous ne parlons pas au même niveau lorsque nous parlons de Dieu, chrétiens et musulmans, ni même lorsque nous évoquons les uns la Bible et les autres le Coran. Ce ne peut donc être un véritable dialogue, mais une information et une communication les uns aux autres de nos modes d'approche et de connaissance. Pour l'heure, nous ne pouvons guère aller au-delà. De plus, les musulmans ont une approche très inégale, non seulement du dialogue, mais surtout de leurs propres culture et religion.

En effet, le discours de T. Ramadan, par exemple, est autrement ambigu. Derrière des thèmes adaptés, une expression tout en nuances et la présentation moderne de l'orateur, se dissimule un représentant tout à fait convaincu de l'islam, un authentique « frère musulman », fidèle à son grand-père maternel, le fondateur du mouvement, assassiné²²¹ en 1949. Sous couvert d'une confrérie, le fondateur du mouvement voulait établir un État de droit musulman, avec la *Charî'a* pour loi et, si nécessaire, la contrainte et la violence. Plutôt étonnant, dans une collection « Les religions en dialogue », un éditeur a publié un ouvrage de T. Ramadan, qui présente, comme pensée novatrice d'un renouveau de l'islam, celle des plus extrémistes, *d'al-Afghani à Hassan al-Banna*, dont les héritiers d'aujourd'hui non seulement ont éliminé les présidents Sadate et Boudiaf, mais encore actuellement les chrétiens d'Égypte, d'Irak ou du Pakistan. De ceux-là, personne ne parle ; ils sont quantité négligeable (des protégés sous tutelle de l'islam, *dhimmîs*²²²) et exclus du dialogue.

Dans le même ordre d'idée, Rachid Benzine, encouragé par certains chrétiens, partisans du dialogue, tente de faire accepter à l'Occident un islam novateur et moderne, et a créé une collection : « L'islam des lumières ». Or, cette approche nouvelle n'ouvre pas de voies inattendues au dialogue interreligieux, sinon en apparence, par le truchement de personnes séduites par le discours ampoulé de ces nouveaux penseurs ou prédicateurs très médiatisés. Elle révèle plutôt une génération formée à l'esprit pseudo-scientifique et rationaliste



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

jours et mes nuits, de longs temps d'adoration, prosterné devant la Présence réelle du Ressuscité. Lui qui, au jour de sa Résurrection, se rendit présent à ses disciples, alors que toutes les portes étaient closes, pouvait aussi bien, de ce tabernacle caché dans notre humble demeure de cette cité saharienne, traverser les deux murs et la ruelle qui nous séparaient de la mosquée voisine. Durant près de trois mois, j'ai ainsi prié dans l'espérance que Jésus, la *Personne-Verbe* (*al-Kalima*²³⁷), l'unique Parole du Père qui a renoué le dialogue interrompu avec Dieu depuis la désobéissance d'Adam, ouvre les chemins de la lumière afin de Le faire vraiment connaître. C'est après la fête de la Nativité qu'un jeune, originaire de cette oasis, étudiant dans une ville du nord, me raconte l'incroyable découverte qu'il venait de faire. Entré en musulman convaincu, cette nuit de Noël, dans une église ouverte où des chrétiens priaient, il en ressort quelques minutes plus tard habité de deux certitudes dont il ne sait que faire : « Jésus-*ʿĪsā* est le Fils de Dieu et il est le Sauveur du monde. » Témoin de l'œuvre de révélation et de lumière, ce jeune m'entraînait beaucoup plus loin que dans un dialogue formel. La Vérité venait nous saisir pour que nous puissions à notre tour la saisir avec tout l'élan de nos cœurs éblouis, lui par sa découverte et moi par son expérience qui, une fois de plus, montrait que Dieu ne fait pas de distinction entre les hommes (cf. Ac 10, 34). Car son Verbe illumine tout homme en venant en ce monde (cf. Jn 1, 9).

Ma conviction profonde, confirmée par l'expérience, s'appuie sur la certitude que la prière persévérante et la supplication dans la rencontre des hommes et des femmes de l'islam sont le

chemin privilégié du dialogue et de l'annonce. Dieu seul peut se révéler à qui Il veut et par les chemins qu'Il prépare. Lorsque nous sommes dans cette attente, l'Esprit de Dieu prépare alors ces rencontres inattendues et peut faire jaillir sa lumière, qui nous éclaire les uns et les autres. Il nous conduit, à partir de notre état, vers l'héritage commun qu'Il nous a préparé, dans sa Sagesse et son Amour.

Le dialogue interreligieux, dans ces conditions, ouvre le chemin de la Révélation, de la Lumière de l'Évangile du Salut. Le dialogue n'est pas une fin en soi, mais il prépare les cœurs au dialogue du salut et les ouvre à l'œuvre de la Grâce. Avant de partir pour l'Algérie, un religieux dominicain me fit part de ce que Marthe Robin²³⁸ avait reçu du Seigneur : le temps était venu d'annoncer aux musulmans le Message du Salut en Christ. Arrivé sur place, je rencontrai deux moines coptes, envoyés par leur higoumène, abba Matta al-Maskine²³⁹ qui avait reçu la même vision pour le monde musulman et il avait envoyé des moines deux par deux dans plusieurs pays islamiques. Quelque temps plus tard, je croisais un pasteur anglican néo-zélandais à qui le Seigneur avait demandé de quitter son pays pour annoncer l'Évangile en Algérie où le Seigneur avait un peuple préparé à l'accueillir.

Ce fut d'ailleurs, durant ces années soixante-dix, le début d'un temps nouveau de dialogue, à plusieurs voix, tant avec d'autres chrétiens, en particulier évangéliques, qu'avec des musulmans, dont certains, parmi eux, poursuivaient la route avec le Seigneur Jésus et son Église. L'avenir, malgré la montée de l'islamisme radical et violent, ne démentira pas ce chemin de

lumière pour beaucoup d'Algériens qui l'emprunteront jusqu'à devenir aujourd'hui des disciples et des apôtres (envoyés) de *'Îsa*-Jésus.

Le rôle des Églises orientales

Les surprises du dialogue nous conduisent bien au-delà de la rencontre entre croyants. Le chrétien a l'assurance que ce dialogue nous dévoilera ce Dieu, « Créateur et Père de tous les hommes²⁴⁰ ». Or, le dialogue a une longue histoire en terre d'Islam ou sur des terres qu'il a conquises, même s'il n'était pas alors appelé de ce nom. Durant de longs siècles, en particulier en Orient, mais aussi en Occident, le voisinage, un destin commun ont vu s'établir des relations souvent fécondes entre chrétiens et musulmans, même si elles furent parfois houleuses et déchirantes.

Aujourd'hui, les conflits proche-orientaux, si l'on ajoute au conflit israélo-palestinien ceux d'Irak²⁴¹, du Pakistan, d'Afghanistan, posent, de manière cruciale, la question du dialogue islamo-chrétien. Dans ce contexte tendu et souvent violent, soit les chrétiens ne figurent pas, soit ils apparaissent comme quantité négligeable. Les minorités chrétiennes locales sont souvent assimilées à des causes politiques et à l'Occident. Elles disparaissent dans la masse islamique ; elles sont souvent ignorées au plan social et politique, mais aussi noyées dans des conflits qui se radicalisent. Plus fondamentalement et de manière caricaturale, le Proche-Orient est le lieu de l'affrontement de deux civilisations, l'une orientale et musulmane et l'autre occidentale et chrétienne.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

institutionnelle.

192. Comme on parle du christian-isme ou du juda-ïsme, l'islam n'aurait-il pas droit à son « isme » ? C'est en 1697 que « Barthélémy d'Herbelot de Molainville, professeur au Collège de France, ajouta le suffixe "isme" au mot arabe islam pour en faire un nom désignant une religion. » A.-M. DELCAMBRE, *Soufi ou mufti ?*, DDB, p. 141. Mais le mot aurait vieilli et, désormais, à la fin du XXe siècle, il prendra un sens politique.

193. « *Logos* désigne à la fois la raison et la parole – une raison qui est créatrice et capable de se communiquer, mais justement comme raison. » Discours de BENOÎT XVI aux représentants du monde des sciences, à Ratisbonne, le 12 septembre 2006. D.C. n° 2366 (15 oct. 2006).

194. PAUL VI, *Ecclesiam suam*, 6 août 1964.

195. Sourate 29, 46 évoque certainement les disputes religieuses, les controverses de genre apologétique (fréquentes entre le VIIIe et le XIe siècle, comme nous verrons plus loin) entre docteurs de la loi (Écritures) puisqu'il s'agit du *Livre* qui, selon la compréhension islamique, est descendu comme nous l'avons vu plus haut. Hamidullah traduit ce verset : « notre Dieu et votre Dieu est le même », comme pour faciliter le dialogue !

196. Cette lettre ouverte est publiée sous plusieurs versions en octobre 2006 et sous un nombre de signatures, variable selon les éditions en arabe, en anglais.

197. S. 2, 143 : « Et aussi nous avons fait de vous une communauté *médiane* pour que vous soyez témoins devant les gens... »

198. Introduction du premier chapitre : *D'où vient l'islam ?*

199. Sourate 109 *al-Kâfirûn* (« les réfractaires, ceux qui recouvrent ») : « Dis : "Ô vous les réfractaires ! Je n'adore pas ce que vous adorez. Et vous n'êtes pas adorateurs de ce que j'adore. Je ne suis adorateur de ce que vous adorez. Et vous n'êtes pas adorateurs de ce que j'adore. À vous votre culte, et à moi mon culte." » (s. 109, 1-6).

200. Les glissements sémantiques que nous avons déjà rencontrés sont ici manifestes et provoquent des contresens dans la lecture des textes. En effet, les chrétiens primitivement étaient désignés comme des « associateurs » (*mušrikûn*), aujourd'hui les traducteurs lisent *nasâra*, non plus comme Nazaréens, mais l'actualisent (cf. s. 5, 51) : « Ô les croyants ! Ne prenez pas

pour alliés les Juifs (*yahûd*) et les Chrétiens (*nasâra*) ; ils sont alliés les uns des autres... » Or ceci est contredit historiquement.

201. La sourate 9, *le repentir* (*at-tawwâb*), est à situer dans un contexte tardif du proto-islam, plutôt palestinien, voire de la période 'umayyade et de la conquête de l'Égypte. Voir le verset 33 : « C'est Lui qui a envoyé son Messager avec la bonne direction et la religion de la vérité afin qu'elle triomphe sur toute autre religion... »

202. *Kalâm* est un pluriel irrégulier et imprécis de *kalima* (pluriel régulier : *kalimât* = « des mots »). Dans le Coran, *kalima*, citée 23 fois, a de multiples significations et ne désigne jamais la Personne du Verbe (*le Logos*), comme en saint Jean, alors que les chrétiens de langue arabe traduisent la Parole, le Verbe par *al-Kalima*.

203 VATICAN II, *Nostra Aetate*, n° 3.

204. Né à Fez, au Maroc et de famille musulmane, Mohammed Abd-Al-Jalil se convertit et est baptisé en 1928, après avoir rencontré un autre musulman converti, Mgr Paul-Mehmet Mulla-Zadé (1881-1959), Turc de Crète. Très vite ensuite, il choisit de suivre la voie franciscaine.

205. Benoît XVI, *Discours aux ambassadeurs des pays musulmans*, D.C. n° 2366 (15 oct. 2006).

206. Le Patriarche a lui-même relaté l'esprit et le contenu de cette rencontre conservés avec toutes les garanties d'authenticité, cité par E.-M. GALLEZ, dans *Le messie et son prophète*, t. 2, 3.1.4.2., p. 107.

207. E.-M. GALLEZ, *op. cit.*, t. 2, p. 109. La "*Loi mahgrâ*" est celle des *muhâjirûn*.

208. Vincent AUCANTE, *Benoît XVI et l'Islam*, Éd. Parole et Silence, 2008, p. 16, note 13 : « *L'umma* est aujourd'hui plus un concept synthétique qu'une réalité concrète, ou en tout cas la réalité que désignait la notion à l'origine a fortement changé. »

209. Conférence du cardinal J. RATZINGER, « À la recherche de la paix », donnée à Caen, juin 2004, publiée dans la revue *Communio*, t. 39, juillet-août 2004.

210. Le panarabisme, après la chute du califat (1924), fut comme une poussée laïque, souvent menée d'ailleurs par des chrétiens, qui, tout en gardant et fortifiant les liens internes à l'ensemble des pays arabes, tentait de

les dégager du confessionnalisme et des replis communautaristes pour les ouvrir à la modernité... Il n'y réussit pas, mais il ouvrit paradoxalement la voie au panislamisme et à une certaine forme de régression.

211. Le milliard dépassé de musulmans dans le monde en fait le concurrent direct du catholicisme. Et l'argument est de poids, au moins démographique !

212. Il n'est que de noter aujourd'hui les lois et mesures coercitives dans bien des pays islamiques. Le principe de réciprocité est loin de jouer aujourd'hui entre la laïcité occidentale et les états islamiques. « Chrétiens et musulmans sont-ils assez honnêtes pour accepter "le devoir d'apostolat" des uns et des autres, qui soit "pur témoignage" de la grandeur de Dieu et de la dignité des hommes ? », s'interroge le P. BORRMANS dans *Dialogue islamo-chrétien*, p. 31.

À propos du principe de réciprocité, lire dans la revue *Liberté Politique* n° 44 (printemps 2009), *Quel dialogue avec l'islam ?* L'intervention du P. Édouard DIVRY o.p., *Réciprocité religieuse : ni rétorsion, ni placidité*.

213. Cité par *Le Monde de la Bible* n° 149, p. 49 extrait de *Le Coran, autre lecture, autre traduction* de Youssef SEDDIK, Éditions Barzakh et de l'Aube, 2002.

214. Conférence du Cardinal J. RATZINGER, *À la recherche de la paix*, déjà citée, p. 156, note 2.

215. Cal J. RATZINGER, *op. cit.* : « Le rapport entre la raison et la religion est d'une importance décisive et... la recherche du juste rapport entre elles est au cœur de nos efforts en matière de paix. »

216. Préface de Rémi BRAGUE (p. 7) au livre de François JOURDAN, *Dieu des chrétiens, Dieu des musulmans. Des repères pour comprendre*, Éd. L'Œuvre, 2008.

217. Maurice BORRMANS, *Dialogue islamo-chrétien à temps et à contretemps*, Éd. Saint-Paul, 2002.

218. Antoine MOUSSALI, *Judaïsme, christianisme et islam*, Éditions de Paris, 2000, réimpression 2002, p. 129.

219. « Aujourd'hui, il [l'*ijtihad*] exprime une opinion qui n'engage que son auteur », affirme Abdelmajid CHARFI dans *L'islam entre le message et l'histoire*, Éditions Albin Michel dans la collection *L'islam des lumières*,



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

mystiques chrétiens, tandis que, dans la mentalité musulmane, « l'amour » n'a d'autre référence que l'évocation de l'acte sexuel, comme dans nos mentalités modernes néo-païennes. Or, clémence et miséricorde sont justement ces manifestations de l'Amour de charité, du don radical et total de soi, c'est-à-dire de la perfection de l'Amour dont Dieu seul est la source originelle, selon la révélation biblique. Or, le Coran ignore l'amour de charité, et sa conception habituelle de l'amour est essentiellement physique, donc impropre à Dieu. Détachés de ce substrat, ces deux attributs divins perdent toute consistance qui aurait pu faire connaître par le pardon et la patience de Dieu ce que la Bible nous révèle : Dieu s'est approché de l'homme plus que l'homme n'a cherché à Le capturer et à L'appriivoiser. « *Le premier il nous aima.* » (1 Jn 4, 19) Une telle démarche en islam est impensable. Les plus beaux noms ne découvrent pas d'abord un sens théologique, quelque chose de l'Être divin, mais ils sont plus une litanie de qualificatifs attribués de manière intensive à Dieu. C'est le cas, le plus courant dans la pratique²⁵⁸ et l'existence quotidienne dans le monde musulman, du cri : *Allâh^u akbar ! (Allah est le plus grand !)* Dans ce cri, « l'islam se présente comme la religion de la verticalité absolue... [et] Dieu maître de tout, souverain maître du Bien et du Mal, dont il est l'auteur et le manipulateur²⁵⁹ ». Il survient dans des conversations courantes, ou pour clore un débat qui n'est pas en faveur de la partie musulmane. Il est surtout le cri lancé pour ouvrir l'appel à la prière, mais aussi celui que lancent les combattants de l'Islam²⁶⁰ dans la bataille ou le kamikaze sur son objectif.

Dans la Bible, Dieu se révèle, se fait connaître et Il ne communique pas seulement ses ordonnances. Cette révélation, selon les Évangiles et les Apôtres, atteint son paroxysme dans la manifestation de Jésus-Christ. Jésus de Nazareth fait connaître Dieu, le Père (cf. Jn 1, 18), et manifeste, en sa personne et à travers tout son ministère public, l'amour divin incommensurable. En Jésus, l'humanité devient le lieu même de la révélation de Dieu et de son dessein d'amour. C'est justement tout ce que refuse l'islam, car Dieu ne peut pas se communiquer Lui-même, et certainement pas à sa créature. Comment alors l'islam pourrait-il être un achèvement de ce que Dieu a déjà donné par ses prophètes dans la première Alliance, puis de façon définitive en son Fils, Jésus, vrai Dieu et vrai homme, comme le confesse l'Église ? C'est non seulement une régression dans le processus de révélation, mais pire, une anti-révélation, une négation du judéo-christianisme.

Le cadre anecdotique du Coran, par ses références bibliques, ne doit pas tromper le lecteur. L'Histoire, en effet, disparaît au profit de l'Islam qui jaillit d'un au-delà, comme *sui generis*, mais charriant comme des débris de l'histoire oubliée. Seule une confrontation avec la réalité historique pourrait peut-être ajuster le dialogue, mais cela ne suffira pas, si l'on ne passe pas à l'étape suivante, qui consiste à découvrir le sens de l'Histoire et donc de l'intervention divine dans son déroulement.

L'Islam se pose comme le point de départ originel d'un commencement avant l'Histoire. Le décret insondable, inconnaissable, invérifiable, tel le big-bang, est annoncé, comme la volonté d'un arbitraire divin qui enferme dans les

reins d'Adam²⁶¹ une humanité musulmane qui apparaîtra dans l'*Umma* islamique. Ce surgissement inattendu, imprévisible sera raccroché arbitrairement et artificiellement aux wagons de l'Histoire. Car le Pacte primordial (*mîthâq*) n'est pas une Alliance de Dieu avec l'homme, mais un acte unilatéral du seul Créateur envers sa créature, qui est ainsi prédéterminée. Alors, le lent processus de maturation d'une conscience de l'humanité, illuminée par la révélation et toute l'œuvre cachée de l'Esprit de Dieu, est réduit à l'anecdotique, à l'éphémère, par l'arbitraire du décret divin. À propos de la *Déclaration des Droits de l'Homme dans l'Islam*, parue en 1990, le P. Borrmans écrit : « Curieusement, l'article 10 affirme que "l'Islam est la religion naturelle de l'être humain" et que rien ne saurait justifier un "changement de religion"²⁶². » L'islam serait-il alors le télescopage anhistorique d'un avant de l'Histoire et de son au-delà ? Un mythe réussi ?

Pourtant, comment nier plus de trois mille ans de judaïsme et près de deux mille ans de christianisme ? Et tant d'autres cultures humaines tout aussi anciennes et toujours vivantes ? Comme dans les idéologies et les totalitarismes, l'Islam se trouve aujourd'hui confronté à ses propres limites qui consistent à affronter le réel, en acceptant d'emprunter les voies du dialogue interreligieux et culturel. La voie de la raison devrait l'emporter sur celle de la violence et de l'irrationnel. On peut espérer que la sagesse prévaudra pour le bien et la paix entre les hommes, face à la menace suicidaire d'un choc civilisationnel et culturel.

La pierre d'achoppement



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

traditions religieuses et culturelles qui accompagnent l'histoire de l'humanité. L'islam-soumission devient la seule option possible pour l'humanité, appelée à ce retour à la matrice originelle et garantie par quelques survivances de références bibliques. Ne serions-nous pas en présence d'une eschatologie renversée ? C'est bien ce que laisse entendre le Message coranique et islamique, comme nous l'écrivions déjà plus haut.

L'islam n'a pas d'autre alternative que le rêve pour révélation plutôt que la réalité historique comme lieu où Dieu vient se révéler à l'homme. En effet « l'eschatologie islamique », si l'on peut encore parler ainsi, ne suppose pas les mêmes données que l'eschatologie chrétienne. Certes, la foi musulmane proclame la résurrection et la vie future, le jugement, le paradis et l'enfer. Le Coran, comme les traditions musulmanes, présentent *'Isa-le Messie* comme celui qui doit revenir un temps sur terre pour juger l'humanité, mais aussi pour proclamer l'islam et devenir musulman ; après quoi il doit mourir. En tout cela, il n'est question ni d'un salut que Dieu opère, ni de réalités futures incorruptibles et immortelles. Les jouissances paradisiaques qu'évoquent le Coran et les traditions musulmanes font plus penser à des projections imaginaires, voire fantasmatiques de la vie terrestre, qu'à la joie indicible de l'Esprit Saint, dont témoignent déjà les saints dans leur existence mortelle. L'eschatologie islamique est, au mieux, une sublimation de la vie terrestre, mais certainement pas le moteur d'une espérance théologique.

Autant, dans le christianisme, l'eschatologie relève d'une réalité de foi, s'appuyant sur la mort et la résurrection de Jésus-

Christ qui doit revenir en gloire « pour juger les vivants et les morts », selon le Credo de l'Église, autant, en islam, tout ressemble fort à une construction imaginaire, dans laquelle l'espérance est remplacée par le rêve ou la nostalgie de temps idylliques ou d'un paradis perdu.

« Le rêve, écrit le père von Balthasar, n'est plus seulement la projection des idées hors de l'âme, mais la suppression de tout sens, l'exténuation de l'être, un creux, un miroir brisé, une dissolution intérieure non seulement de la substance, mais aussi de toute forme où elle puisse s'exprimer. Il existe un idéalisme (philosophique) de l'absence de Dieu, qui traduit de façon parfaite la perte de l'être dans le péché. »

Et il ajoute : « La réalité fondamentale où vient se briser le rêve du péché, ce n'est pas l'image sensible de Satan, mais bien la Croix taillée à coups de hache et dressée au-dessus de l'abîme²⁷⁸. »

Mais seuls les saints, illuminés par le Saint-Esprit, peuvent en juger.

Sur quoi repose donc l'attente eschatologique des musulmans quand, aujourd'hui, les courants les plus durs prétendent à une domination terrestre universelle de l'Islam, souvent par des voies de violence ? L'incompréhension devient paroxystique dans l'apologie du « martyr » pour la cause de l'islam, où le comble de la justice consiste à répandre la terreur et la mort en se faisant exploser dans un lieu public. Faute d'une vision de foi, telle que l'Église ose la proclamer et ce, à partir du grand mystère de la foi du Christ crucifié, il est impossible de justifier le martyr et certainement pas sa contrefaçon dans un détournement diabolique. Un martyr (*šahîd*) donne sa vie librement pour les autres, car « *il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* », affirme Jésus (Jn

15, 13).

Le jour du jugement

L'islam, tout comme la foi chrétienne, affirme qu'au dernier *Jour*, Dieu jugera le monde et en particulier les hommes. Nous pourrions nous arrêter quelque peu sur un point particulier de l'eschatologie que l'Église nomme les fins dernières. Y aurait-il là un espoir possible et ultime de rencontre et peut-être de convergence ? Mais comment l'islam envisage-t-il ce *Jour* de Dieu et le Jugement divin ?

Le Coran témoigne dans la sourate (*aš-Šûra*, *la Consultation*) de la foi de la communauté nazaréenne qu'il fait sienne : « C'est ainsi que Nous t'avons révélé un lectionnaire (*qur'ân*) arabe, afin que tu avertisses la Mère des bourgades (*Umm al-qura*) et ses alentours et que tu avertisses du jour du rassemblement (*yaûm al-jami'*). » (s. 42, 7²⁷⁹) Et ce « Jour du rassemblement » est aussi celui du Jugement²⁸⁰ « qui ne fait aucun doute ; un groupe au Paradis et un groupe dans la fournaise ardente ». Le contexte est bien celui du jugement de Dieu (v. 8-9) : « Si Allah avait voulu, Il aurait fait une seule communauté. Mais Il fait entrer qui Il veut dans Sa miséricorde. Et les injustes n'auront ni maître ni secoureur... c'est Lui qui redonne la vie aux morts... » En effet, c'est à Jérusalem, sur la montagne de Sion, que doivent se rassembler toutes les nations, selon les prophéties bibliques (cf. Is 40, 9-11 ; 62 ; Jr 3, 17 ; 8,22 ; Jl 2, 1-11 ; 4, 15-21 ; Za 12-14). Car lorsque le Messie viendra en son Temple, ceux qui auront cru en lui parmi les morts, et l'auront attendu, ressusciteront. Ainsi, tant du côté du judaïsme que du côté de l'Islam actuel, cette assurance, qui était



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

contre le mensonge, en servant la créature de préférence au Créateur (cf. Rm 1, 25). » (LG n° 16)

On ne peut pas omettre cette terrible réalité que dénonce déjà saint Paul aux Romains et qui s'est si souvent vérifiée au long des siècles. C'est bien pourquoi l'Église est appelée à être « la lumière du Christ » au milieu des nations « *pour illuminer ceux qui demeurent dans les ténèbres et l'ombre de la mort* » (Lc 1, 79).

L'expression actuelle de la foi musulmane, en opposition déclarée au dogme chrétien, ne constitue pas une préparation à un développement de la foi. En effet, l'islam s'approprie abusivement l'héritage biblique en le déformant. C'est pourquoi il est risqué de vouloir ranger le judaïsme, le christianisme et l'islam sous la même appellation de religions monothéistes comme si le monothéisme était leur dénominateur commun et définissait un nouveau paradigme pratique, mais artificiel, pour classer les religions dans l'Histoire. Seule une théologie de l'Histoire, et des phénomènes religieux qui l'ont parcourue, pourra aider à sortir de la confusion actuelle et des réductions qu'elle engendre.

Le plan de Salut n'est pas maniable au gré des émergences de courants religieux, fût-ce l'islam. Il exige une intelligence de la foi et un accueil de l'œuvre divine. En effet, le projet de Dieu n'est pas minimaliste, mais c'est Lui qui tient tout dans sa main et conduit toute chose au gré de sa volonté. Aussi, la déclaration²⁹² *Dominus Iesus* peut-elle affirmer :

« On doit donc *tenir fermement* la distinction entre la *foi théologique* et la *croissance* dans les autres religions. Alors que la foi est l'accueil dans la

grâce de la vérité révélée, qui “permet de pénétrer le mystère, dont elle favorise une compréhension cohérente”, la croyance dans les autres religions est cet ensemble d’expériences et de réflexions, trésors humains de sagesse et de religiosité, que l’homme dans sa recherche de la vérité a pensé et vécu, pour ses relations avec le Divin et l’Absolu. Cette distinction n’est pas toujours présente dans la réflexion actuelle, ce qui provoque souvent l’identification entre la foi théologique, qui est l’accueil de la vérité révélée par le Dieu Un et Trine, et la croyance dans les autres religions, qui est une expérience religieuse encore à la recherche de la vérité absolue, et encore privée de l’assentiment à Dieu qui se révèle. C’est là l’un des motifs qui tendent à réduire, voire à annuler, les différences entre le christianisme et les autres religions. » (DI n° 7)

La Révélation du plan du Salut est uniquement l’œuvre de Dieu, définitivement révélée dans le Christ, le *Logos* qui est la Vérité et à laquelle rien ne peut être ajouté ni même retranché. Aucun autre prophète ou envoyé, fût-ce *Muhammad*, ou apôtre, dit Paul, ne peut, de sa propre initiative, annoncer un autre Évangile que « *celui que vous avez reçu* » (Ga 1, 9). Le Seigneur Jésus est le seul Nom par lequel nous soyons sauvés (cf. Ac 4, 12) et il n’y a pas d’autres voies de salut. Le Nom même de Jésus en hébreu (*Yéšû’a*) signifie « *Lui sauve* » (cf. Mt 1, 21). Or, les chrétiens de langue arabe l’ont transcrit ainsi : *Yasû’*.

« Édulcorer son nom, écrit A. Moussali, c’était porter atteinte à l’identité humano-divine de Jésus. ‘Isa ne signifiant plus “Dieu sauve”, il n’est plus possible désormais de le considérer autrement que comme un prophète parmi d’autres. Un grand prophète, si l’on veut, mais rien d’autre²⁹³. »

« Le mystère du Christ, en effet, a une unité intrinsèque, de l’élection éternelle en Dieu jusqu’à la parousie. » (DI n° 11)
« *Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté*, écrit saint

Paul, *qu'Il avait formé en lui [le Christ] par avance pour le réaliser quand les temps seraient accomplis : ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ.* » (Ep 1, 9-10) C'est donc dans le Christ aussi que les hommes et les femmes de l'islam seront rassemblés, et c'est à Lui qu'ils obéiront en tant que croyants. Quand et comment cela se réalisera-t-il ? C'est, là, la sagesse de Dieu qui « *veut sauver tous les hommes et que tous parviennent à la connaissance de la vérité* » (1 Tm 2, 4).

Mais cette vision du plan du Salut est portée au cœur de l'Église du Christ qui a la responsabilité d'œuvrer à sa réalisation dans le cours de l'histoire. Le dialogue et l'annonce²⁹⁴ concourent à sa réalisation historique auprès des peuples et des cultures, en particulier auprès des hommes religieux qui cherchent Dieu comme à tâtons.

« Dieu a voulu que l'Église par lui fondée fût l'instrument du salut de toute l'humanité. Cette vérité de foi n'enlève rien à la considération respectueuse et sincère de l'Église pour les religions du monde, mais, en même temps, elle exclut radicalement la mentalité indifférentiste "imprégnée d'un relativisme religieux qui porte à considérer que 'toutes les religions se valent'" (RM n° 36). » (DI n° 22)

Ainsi, la première mission de l'Église et des disciples du Christ, aujourd'hui encore et jusqu'à ce qu'Il vienne, est-elle d'annoncer le Mystère d'amour et de salut, réalisé dans le Christ Jésus. Je terminerai en citant longuement Paul VI dans son exhortation *Evangelii Nuntiandi* :

« Il n'y aura jamais d'évangélisation possible sans l'action de l'Esprit Saint... Il est l'âme de cette Église... Nous vivons dans l'Église un moment privilégié de l'Esprit... On peut dire que l'Esprit Saint est l'agent principal de l'évangélisation : c'est lui qui pousse chacun à annoncer



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

GUITTON René, *Ces Chrétiens qu'on assassine*, Flammarion, 2009.

LAURENT Annie, *Les chrétiens d'Orient, vont-ils disparaître ?* Éd. Salvator, 2008.

SLEIMAN M^{gr} Jean-Baptiste, *Dans le piège irakien*, Éd. Presses de la Renaissance, 2006.

URS VON BALTHASAR P. Hans, *Le chrétien Bernanos*, Parole et Silence, 1954.

URVOY Dominique et Marie-Thérèse, *Abécédaire du christianisme et de l'islam*, Éditions de Paris, 2008.

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Copyright

Titre

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DES
BÉATITUDES

Citation

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

Introduction

PREMIERE PARTIE

- I - D'OU VIENT L'ISLAM ?
 - Quand l'Islam est-il né ?
 - Une Ka'ba à Jérusalem ?
 - De Jérusalem à La Mecque
 - Une religion appelée al-islâm
 - L'islam avant l'Islam
 - La Mecque entre légende et réalité
 - Le retour de l'Histoire
 - Prêtres et moines nazaréens
 - Médine ou la nouvelle Jérusalem
 - Le Pacte de Médine
- II - LE STATUT DU CORAN
 - Quel Coran avant le Coran ?
 - Et si le Coran n'était pas de Muhammad ?
 - Un autre Coran ?

- Le Coran de la rupture
- Qui sont les gens de l'Écrit ?
- En guise de conclusion
- III - UN PROPHÈTE NOMMÉ MUHAMMAD
 - Le Prophète de l'Islam
 - Vraies ou fausses batailles ?
 - Un Nom ou un symbole ?
 - Le Paraclet annoncé !
 - Le sceau des prophètes ?
 - Le rêve islamique, une réalité ?

DEUXIEME PARTIE

- IV - QUEL DIALOGUE AVEC L'ISLAM ?
 - Le rôle de la Parole
 - En religion, pas de contrainte ?
 - Un dialogue surprenant !
 - Le rêve religieux mondialiste
 - Le retour du religieux
 - Les nouveaux penseurs
 - Le dialogue du salut : défi pour l'Église !
 - Dialogue et évangélisation
 - Le dialogue, aurore divine de la rencontre
 - Le rôle des Églises orientales
 - Conclusion
- V - QUEL STATUT THÉOLOGIQUE POUR L'ISLAM ?
 - L'islam face au christianisme
 - La pierre d'achoppement
 - Quelle eschatologie ?

- Le jour du jugement
- La Révélation, chemin de communion ou de séparation ?
- Conclusion : comment et où situer l'islam ?
- L'ISLAM : RISQUES ET DÉFIS LE GUÉ DU YABBOQ

BIBLIOGRAPHIE

Table des matières